



VINCIANE
DESPRET

PENSER
COMME UN RAT

Sciences
à la
questions

éditions
Quæ

Vinciane Despret

Penser comme un rat

Conférences-débats organisées par le groupe Sciences en questions à l'Inra en 2008 et 2009 dans les centres de Jouy-en Josas, Clermont-Ferrand et Tours.

La collection « Sciences en questions » accueille des textes traitant de questions d'ordre philosophique, épistémologique, anthropologique, sociologique ou éthique, relatives aux sciences et à l'activité scientifique. Elle est ouverte aux chercheurs de l'Inra ainsi qu'à des auteurs extérieurs.

Raphaël Larrère, Françoise Lescourret,
directeurs de collection

Le groupe de travail « Sciences en questions » a été constitué à l'Inra en 1994 à l'initiative des services chargés de la formation et de la communication. Son objectif est de favoriser une réflexion critique sur la recherche par des contributions propres à éclairer, sous une forme accessible et attrayante, les questions philosophiques, sociologiques et épistémologiques relatives à l'activité scientifique

Texte revu par l'auteur avec la collaboration de Raphaël Larrère et d'Elena Rivkine.

©Quæ, Versailles, 2009 ISSN : 1269-8490 ISBN : 978-2-7592-2464-7

Le code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette proposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, France..

Préface

Vinciane Despret m'a raconté un souvenir, que je vous livre sous son contrôle, et qui explique, bien mieux que ne saurait le faire le récit d'un parcours universitaire, les orientations de recherche qui sont les siennes aujourd'hui.

Elle devait avoir huit ans, lorsqu'une scène, somme toute banale, resta gravée dans sa mémoire. Elle habitait, dans la banlieue de Liège une grande maison entourée d'un jardin. En descendant l'escalier, son regard s'attardait chaque fois sur ce jardin que l'on pouvait voir par une fenêtre aux vitraux de couleur donnant dans l'escalier. Le souvenir est précis : c'était celui du premier chant du ramier, qui était le signe de l'arrivée du printemps. Et le fait est qu'il ne se trompait jamais : avec ce chant, le temps basculait.

Bien des années plus tard, Vinciane apprit que les ramiers ne cessaient pas de chanter pendant l'hiver. Pourquoi ne les entendait-elle donc qu'au printemps ? En y réfléchissant, elle comprit que ses oreilles avaient besoin d'une certaine intensité lumineuse pour entendre ce chant. Mais une autre hypothèse se forgea dans son esprit et s'ajouta à celle-ci : ce ramier, à cause de la saison, chantait pour un autre ramier, de sorte que son chant se distinguait des chants hivernaux.

De cette histoire, qui décide d'un parcours et le dessine, quatre choses doivent être retenues. Vinciane Despret y voit à l'œuvre le constructivisme tel qu'elle l'aime. Cela mérite quelques explications.

Premièrement, la réalité ne nous est pas donnée d'emblée ; on la construit avec une certaine sensualité. Ce qui se traduit ici par le fait que le ramier chantait peut-être pour quelqu'un et que, comme Vinciane, il était sensible à la même variation de luminosité qui, lui, le faisait chanter et qui faisait, à notre auteur, percevoir son chant.

Deuxièmement, on peut y trouver une autre forme du constructivisme (mais qu'elle n'aime pas) en s'appuyant cette fois sur les vitraux colorés à travers lesquels elle regardait ce jardin : regarder le monde à travers des vitraux, c'est passer d'une couleur à l'autre. Mais ici, c'est l'homme qui décide que le monde est rose ou vert, de sorte que l'on obtient une vision du monde trop minimaliste.

Troisièmement, Vinciane Despret, on le sait, s'intéresse aux gens qui travaillent avec les animaux, parce qu'ils ont toujours une histoire à raconter avec un animal. Les biographies des éthologistes en témoignent notamment. Sa manière de parler du ramier n'est justement pas celle de l'éthologiste, car il n'était pas pour elle un personnage à observer en tant que tel, en (et pour) lui-même ; il était un personnage de sa vie et, point le plus important, ils étaient tous les deux dans un rapport à autre chose. L'animal est resté pour elle dans un rapport à autre chose, ou encore, elle aime à se mettre en rapport avec les animaux dans un rapport à autre chose en perspective.

Quatrièmement enfin, elle n'aurait pas pu raconter cette histoire il y a trois ans. Pourquoi ? Parce qu'elle aurait craint que l'on considère que, dans sa démarche, elle posait sa sensibilité avant sa pensée. Ne l'aurait-on pas alors accusée, surtout dans le domaine des recherches sur l'animal, de penser de la manière même qu'on a reproché aux femmes de penser, c'est-à-dire avec trop de sensibilité, ce qui, ne l'oublions pas, a justifié l'exclusion des femmes de la science, sous le prétexte qu'elles s'impliquaient trop dans ce qu'elles pensaient ? Or, si on cherche une définition commune à toutes les sciences, voire une définition commune à toutes les pratiques de savoir, on peut avancer celle-ci : ce que toutes visent, c'est à changer le monde, à le modifier. Un monde avec Big-Bang n'est pas le même monde qu'un monde sans Big-Bang ; un monde où les gènes expliquent le comportement n'est pas le même monde que celui où l'on ne croit pas à leur action.

Que vient faire ce constat avec l'usage de la sensibilité dans les opérations de connaissance ? La sensibilité est à entendre comme une forme de disponibilité par rapport au monde, ou au moins à certains des événements qui s'y déroulent. Elle est donc impliquée au premier chef dans la question de savoir comment on veut que le monde change. Et c'est, selon Vinciane Despret, comme elle le montre au fil de ses livres, cette disponibilité qui fait que certains chercheurs sont innovants. La disponibilité permet de rendre visibles des choses que tout le monde voit sans y prêter attention, permet de rendre ces choses importantes ou significatives ou encore de les signifier autrement, comme cela est le cas dans le travail artistique.

Vinciane a choisi de me raconter cette histoire, pour expliquer comment elle est passée de la philosophie à l'éthologie, en conservant à la fois les exigences de la philosophie (considérer le réel comme un problème et non pas comme un donné) et les exigences des scientifiques (avoir foi dans la réalité des choses). Deux diplômes séparent le ramier du passereau d'Arabie : un diplôme de philosophie et un diplôme de psychologie (clinique et éthologie). Le passereau d'Arabie sera le premier terrain qui permettra à Vinciane de mettre à l'épreuve les nouvelles formes de la philosophie des sciences que propose Bruno Latour, c'est-à-dire une anthropologie de terrain. C'est la question qui guidera ses futures recherches, et que l'on peut énoncer comme suit : comment les chercheurs rendent-ils leurs animaux de plus en plus intéressants ? Comment les transforment-ils et comment leur travail peut-il être source de nouvelles relations avec les animaux, et pourquoi pas avec les rats, puisque tel est le titre de sa conférence : « Penser comme un rat » ?

Florence Burgat
Directeur de recherche à l'Inra

Penser comme un rat

Prologue

Le point de départ de ce livre et de la série de conférences et de rencontres qui a signé son acte de naissance s'est organisé autour d'un constat que j'avais fait quelque temps auparavant. Chez certains scientifiques étudiant les animaux et, plus particulièrement encore, chez les primatologues, une question semble de plus en plus s'imposer : dans quelle mesure ce que le scientifique observe constitue-t-il une réponse, un jugement, une opinion, de la part de l'animal au sujet de ce que lui propose celui qui l'interroge ? Pour certains de ces chercheurs, cette question se pose de manière explicite. Pour d'autres, elle émerge sous des formes moins ouvertes, elle transparait parfois comme une inquiétude, mais une inquiétude dont je ne peux m'empêcher de penser que les conséquences pourraient être fécondes, pour la recherche, pour le scientifique qui prend cette inquiétude au sérieux et renvoie la question à l'animal et pour les animaux qui sont invités à y répondre.

Lorsque Florence Burgat, Raphaël Larrère et Daniel Renou m'ont demandé de bien vouloir participer au cycle de réflexions du groupe Sciences en Questions, ils m'ont suggéré de délocaliser cette question dans le champ des recherches autour du bien-être. Je me suis donc tournée vers les chercheurs de ce domaine en leur adressant un courrier. Leurs travaux pouvaient-ils témoigner de ce changement de perspective que j'observais ailleurs ? La question de ce que l'animal pense, de ce qu'il perçoit, de la façon dont il juge les situations auxquelles il est soumis ferait-elle à présent partie du répertoire des préoccupations dans leurs propres recherches ?

Une part de ce livre s'est construite autour des réponses à ce courrier et des rencontres que les conférences de ce cycle de réflexions ont occasionnées. Il ne prétend pas à l'exhaustivité ;

il raconte plutôt certains épisodes de la trajectoire de cette question, celle du point de vue des sujets d'expérimentation sur ce qu'on leur propose. Il tente de repérer quelques-unes des raisons pour lesquelles les chercheurs en arrivent à la poser et les manières dont elle s'impose à un moment ou à un autre : d'abord son émergence dans le domaine de la psychologie humaine, son apparition dans celui de la psychologie animale, de l'éthologie et de la primatologie ensuite et, enfin, plus récemment, dans le champ des recherches autour du bien-être animal.

Cette question, on le verra, n'advient pas par miracle, elle demande un changement de perspective à la fois sur les conceptions du « faire science » et sur les animaux. Mais, en même temps, elle participe à ce changement : lorsqu'elle est posée, la scène des recherches se peuple de scientifiques et d'animaux de part et d'autre plus inventifs et, à bien des égards, plus intéressants.

Leurres et artefacts

Au milieu des années 1960, la psychologie expérimentale a reçu de sévères critiques au sujet de la validité de ses expériences : les sujets expérimentaux se conformeraient le plus souvent aux attentes de leurs expérimentateurs. Ce qui veut dire, affirmeront de part et d'autre les psychologues américains Martin Orne et Robert Rosenthal, que chaque expérience recèle une grosse part d'artefact : les scientifiques pensent que les sujets répondent à la question qu'ils leur ont posée, ces derniers, en fait, répondent à une autre question.

Si je propose de m'y intéresser et de faire ce détour, c'est parce que ces critiques touchent au plus près du sujet que je voudrais explorer. Elles interrogent la manière dont les sujets d'expériences et leurs réponses sont affectés par la façon dont ils vivent et prennent activement en compte ce qui est attendu d'eux. En somme, nous allons le voir, ces deux critiques posent le problème du « point de vue » de ceux que la science interroge, le « point de vue » sur la question qui leur est adressée, ou sur le protocole auquel ils sont soumis, et comment ils répondent à ce qu'ils

ont interprété comme la demande de l'expérimentateur. Or, c'est exactement ce qui me semble constituer, quoique plus tardivement et sous des formes dépassant celle de la critique, un glissement remarquable des recherches sur l'animal : on a commencé à prendre en considération le point de vue que les animaux ont sur la manière dont ils peuvent prendre position par rapport à ce qui leur est proposé dans les recherches scientifiques.

Les critiques de Martin Orne et de Robert Rosenthal émergent exactement au même moment, dans les années 1960 ; elles émanent toutes deux de l'intérieur même de la psychologie puisqu'elles sont toutes deux formulées par des praticiens de l'expérimentation. Elles se fondent sur des constats empiriques relativement proches et se présentent sous une forme très similaire : tant de convergences vont toutefois paradoxalement aboutir à des réponses et des propositions très différentes, voire antagonistes.

Précisons-le, leur critique n'était pas, en tant que telle, une nouveauté. Les psychologues savaient bien que leurs sujets peuvent être influencés par ce que cherche le scientifique. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle, dans les recherches, les expérimentateurs veillaient le plus souvent à camoufler les réelles questions qui guidaient leur recherche, ce qui leur permettait d'éradiquer l'hypothèse selon laquelle les sujets auraient fait ce qu'on leur a demandé *parce qu'on le leur a demandé*. Du fait qu'ils sont ignorants de ce qui est attendu d'eux, puisqu'on le leur cache, les sujets ne font pas ce qu'ils font parce que l'expérimentateur leur a demandé, mais pour des raisons plus abstraites et plus générales. Ce qui, selon les psychologues, garantirait donc la « validité écologique » de l'expérience. Celle-ci décrit ou démontre quelque chose qui vaut en dehors du laboratoire, ce qui ne serait pas le cas si le sujet avait fait ce qu'il a fait parce que le scientifique en tant que tel le lui avait demandé : *ce qu'il a fait grâce à ce stratagème, il pourrait le faire dans d'autres circonstances*.

Lorsque le psychologue Stanley Milgram, pour reprendre une expérience fameuse datant de cette même époque, entreprend

d'étudier la capacité d'obéissance des humains, il ne demande pas à ses sujets : « êtes-vous capables d'électrocuter quelqu'un parce que je vous dis de le faire ? » Il prétend, au contraire, qu'ils participent à une expérience sur les effets de la punition dans le cadre d'un apprentissage, et qu'ils doivent donner des chocs électriques à un « élève » lorsque celui-ci ne répond pas correctement aux questions qu'ils doivent lui poser, un élève dont l'expérimentateur les persuade d'ailleurs qu'il est, comme eux, volontaire dans l'expérience. Puisque les sujets ne savent pas qu'ils participent à une recherche sur l'obéissance, Milgram se sent à bon droit de revendiquer que le véritable enjeu de l'expérience ne va pas orienter leurs réponses. Le problème des attentes, pensait-on, avait trouvé sa solution.

Martin Orne et Robert Rosenthal vont toutefois, chacun à sa manière, reprendre cette critique de l'influence de l'expérimentateur et la conduire plus loin. D'une part, cette question de l'effet de la demande s'était jusqu'alors presque exclusivement cantonnée aux expériences avec des humains, puisqu'on pensait qu'ils étaient seuls sensibles aux attentes¹. Robert Rosenthal va l'étendre aux animaux : eux aussi seraient affectés par ce qu'on attend d'eux et cela modifierait leurs performances². D'autre part, si la psychologie avec les humains avait pensé trouver une solution à ce problème des attentes en cachant à ses sujets les enjeux réels de chaque expérience (comme je viens de le montrer dans le cas de Stanley Milgram), Martin Orne va

¹ Certes, l'enquête menée en 1904 à Berlin à propos du cas célèbre de Clever Hans, le cheval qui savait compter, pourrait être considérée comme une tentative d'élucidation critique des effets des attentes des humains sur un animal. Cependant, le point de focalisation des recherches, orienté vers le facteur humain et très imprégné du mécanisme du behaviorisme naissant, a fait l'économie du point de vue que le cheval pouvait avoir sur la situation. Pour le dire dans les termes qui vont marquer mon parcours, le cheval, dans la perspective adoptée, ne « répondait » pas aux attentes, il y « réagissait ». Voir à ce sujet Despret V., 1994, *Hans, le cheval qui savait compter*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

² On trouvera le compte rendu de ces travaux dans Rosenthal R., 1966, *Experimenting Effects in behavioral Research*, New-York, Appelton.

démontrer que cette solution soulève encore plus de difficultés qu'elle n'en résout. Les sujets, la plupart du temps, non seulement devinent ce que l'expérimentateur attend d'eux, mais ils s'y conforment avec d'autant plus de bonne volonté que le soin pris à cacher ces attentes ne peut que témoigner de leur extrême importance³.

Commençons par les recherches de Martin Orne ; nous envisagerons celles de Rosenthal au prochain chapitre. Au départ, ce psychologue expérimental, spécialiste de l'hypnose, n'avait pas en vue de démontrer de manière critique la façon dont les expériences sont menées ; il voulait simplement trouver le dispositif expérimental qui lui permettrait de découvrir un marqueur fiable de différence entre les sujets hypnotisés et ceux qui ne le sont pas. En effet, rien, jusqu'alors, dans la procédure expérimentale ne garantissait qu'on avait affaire à un sujet réellement sous hypnose, et non à un sujet qui simulerait. Chaque procédure témoignant de l'hypnose était dès lors toujours suspecte, puisqu'on ne pouvait jamais prouver que le phénomène dont on tentait d'élucider les effets était bel et bien celui qu'on prétendait avoir mis en scène. Martin Orne envisagea alors une situation qui pourrait « faire différence » : selon lui, la capacité de tolérer une tâche ennuyeuse et de la mener à bien pendant très longtemps et simplement parce que l'expérimentateur l'avait demandé, allait clairement créer ce contraste. Les personnes hypnotisées devraient, en principe, manifester une complaisance très différente de celle des sujets normaux.

Orne commença avec le groupe témoin, composé des sujets non hypnotisés. Il demanda à ces derniers de mener à bien une tâche absolument absurde, répétitive et assommante. Il s'agissait de résoudre quelque deux cents additions sur une feuille de

³ Orne M.T., 1962, « On the social psychology of the psychological experiment : with particular reference to demand characteristics and their implications », *American Psychiatrist*, 17, 776-783 ; Orne M. T. et Holland C.H., 1968, « On the ecological validity of laboratory deception » *International Journal of Psychiatry*, 6, 282-293.

papier et, à la fin de celles-ci, de pêcher une carte qui donnerait invariablement comme ordre de déchirer la feuille complétée en 32 pièces puis de prendre une autre feuille de calcul, d'en résoudre les deux cents additions, de tirer une carte qui invariablement...Ce fut l'expérimentateur qui, après plus de 5 heures d'observation, renonça le premier. Et lorsqu'on demanda aux sujets pourquoi ils avaient accompli tout ce travail sans rechigner et sans poser de questions, ils répondirent qu'ils avaient pensé qu'il s'agissait d'un test d'endurance. Et ils ont obéi parce qu'un scientifique le leur demandait. Ce qui veut dire qu'ils n'ont pas répondu à la question que celui-ci prétendait leur poser, mais à la manière dont ils ont interprété ce qui était attendu d'eux, dans le contexte très particulier du laboratoire.

Or, remarque Orne, si j'avais exigé de ma secrétaire qu'elle fasse le dixième du quart de cette tâche, elle aurait refusé. Si vous demandez, continue-t-il, à des personnes de votre entourage si elles acceptent de vous faire une faveur, et qu'à leur réponse affirmative vous leur dites de faire cinq pompes, elles vous répondront « Pourquoi ? ». Si vous demandez à un groupe de personnes si elles veulent prendre part à une expérience scientifique et, qu'après leur accord, vous leur dites que vous attendez d'elles de faire cinq pompes, elles demanderont « Où ? ». La complaisance, conclut Orne, visiblement, ne peut pas constituer le bon critère de différence entre des sujets hypnotisés et des sujets expérimentaux « normaux »⁴.

⁴ Depuis lors, la possibilité de discriminer entre des sujets vraiment sous hypnose et des sujets qui simulent a pu être mise en scène de manière expérimentale. Ainsi, par exemple, un sujet hypnotisé peut être convaincu qu'il ne sait plus lire. « Ne pas savoir lire » semble impossible à simuler : quand on sait lire, en conditions normales, les lettres font sens de manière incontournable, on ne peut plus « ne pas savoir lire ». Si on présente à des sujets une image représentant le mot « bleu » écrit en jaune, les sujets non hypnotisés présenteront un temps de latence lorsqu'on leur demande la couleur des signes, la signification « bleu » parasitant la réponse « jaune » ; les sujets sous hypnose, quant à eux, ne présentent pas ce délai de latence.

À la lumière de ce que ses sujets lui ont répondu, Orne va dès lors en conclure que le leurre utilisé pour masquer les attentes, en psychologie, loin de résoudre le problème, ne fait que le compliquer. Un simple dispositif suffit à le montrer : Orne réunit des sujets et leur raconte ce qui leur sera demandé et ce qu'ils devront faire au cours d'une expérience. Il décrit soigneusement le protocole, les tâches à exécuter, sans leur en dire plus que s'ils participaient réellement à l'expérience, donc en occultant, comme on le fait dans ce genre de situations, l'enjeu véritable. Il leur demande, à l'issue de ces explications, ce que, à leur avis, le psychologue cherche vraiment : les sujets formulent alors des hypothèses bien précises et très pertinentes.

Ceci a depuis lors été joliment démontré par une enquête sur cette fameuse expérience de Milgram que j'évoquais plus haut. Le journaliste scientifique Ian Parker est allé réinterroger les sujets ayant subi cette expérience, quarante ans après. La plupart lui ont dit que, s'ils avaient joué le jeu, c'est justement parce qu'ils avaient compris que l'expérience devait être forcément truquée, puisqu'il est évident, selon eux, qu'on n'électrocute pas les gens dans les universités. Certes, on peut toujours suspecter que les personnes revisitent rétroactivement l'histoire et cherchent à se donner bonne conscience en prétendant avoir toujours su que c'était, comme le disent les enfants, « pour du faux ». Il n'en reste pas moins que les arguments tombent sous le coup du bon sens : on imagine difficilement envoyer, avec la bénédiction d'un scientifique – et sous sa responsabilité –, des décharges létales à un autre être humain, dans une université réputée – à un animal, notons-le, ce serait une autre affaire. Les personnes interrogées, en outre, ont proposé des explications qui me semblent convaincantes : certaines ont dit, par exemple, qu'au moment où la prétendue victime hurlait de douleur, inquiètes, elles se sont tournées vers le bureau d'où Milgram et son assistant surveillaient les opérations, derrière une vitre, et les ont vu rire – ou ne pas s'émouvoir. Elles en ont conclu ce qu'elles devaient en conclure. Quand Ian Parker leur demande pourquoi elles ont alors continué, et pourquoi elles n'ont rien dit, puisqu'elles